

LE MONDE DE L'ABSURDE

PAR ARIEL GOLDMANN

Président du Fonds Social Juif Unifié
et de la Fondation du Judaïsme Français

Il y a, dans l'avalanche de critiques, d'accusations et de condamnations qui s'abattent sur Israël, quelque chose d'étrangement familier. Une sensation bizarre de déjà-vu, ou plus exactement de déjà-lu. Le monde imaginé par Franz Kafka, où un homme se réveille, un matin, transformé en insecte sans explication, et subit, impuissant, l'acharnement d'un système aussi absurde qu'implacable.

On veut nous faire croire qu'Israël, aujourd'hui, c'est Gregor Samsa à l'échelle d'un peuple : jugé avant même d'avoir parlé, accusé d'atrocités dont la simple évocation glace le sang – génocide, famine orchestrée, apartheid institutionnalisé.

Des mots lourds, extrêmes, souvent vidés de leur sens par un usage dévoyé, mais dont la charge émotionnelle suffit à nourrir un antisémitisme désormais décomplexé. Peu importe le contexte. Peu importe les otages. Peu importe les roquettes, les victimes israéliennes. Le narratif est en marche, et il est féroce.

Il est tellement plus facile de haïr Israël que de haïr les Juifs, n'est-ce pas ?

On prétend qu'Israël affame, alors même qu'il ravitaille ; mais qui pour dire que le Hamas dérobe les vivres pour les vendre ?

On parle de nettoyage ethnique, alors que c'est le Hamas qui se cache dans les écoles, les hôpitaux, utilisant les civils comme boucliers humains.

On évoque un génocide, alors que la population palestinienne est prévenue à chaque frappe et, dans le silence assourdissant des médias, manifeste elle-même contre le Hamas – sans écho, en vain.

Et quand, dans une interview à charge unique contre Israël, Jean-Pierre Filiu, un matin sur France Inter, * entre deux horreurs, glisse : « Dans les blessés par balles palestiniens, on en a plus par des Palestiniens que par des Israéliens », il n'y a personne pour relever. Pas un commentaire. Pas même un étonnement.

L'absurde devient le réel. Kafka, toujours visionnaire. Comme dans *Le Procès*, Israël est sommé de se défendre dans un tribunal sans nom, sans juge identifiable, sans règles du jeu. Le verdict est déjà écrit, l'accusé condamné d'avance. À chaque geste pour se justifier, pour s'expliquer, il ne fait que s'enfoncer davantage dans la culpabilité qu'on veut lui coller à la peau. Et chacun y va de son coup de cravache – hommes politiques, écrivains, acteurs cannois qui « festivaient » sans relâche... Le mensonge devient le fil conducteur de l'indignation mondialisée.

Il y a là une injustice criante, un malentendu tragique,

mais surtout une logique infernale : plus Israël tente de répondre, plus il est suspect. S'il se tait, il est coupable par silence. S'il agit, il est coupable par action. Et s'il survit, il est coupable par persistance.

Kafka écrivait pour dépeindre l'angoisse existentielle de l'homme face à un monde devenu incompréhensible. C'est aujourd'hui le nôtre. Nous ressentons cette hostilité, cette haine, au plus profond de notre chair. Alors, je le dis haut et fort : je suis indigné que défendre Israël soit devenu un acte d'héroïsme, sinon de dissidence. Écœuré par ceux qui rêvent que, comme Gregor Samsa, Israël mourra seul dans sa chambre.

Non : Israël n'est pas seul, et Israël ne mourra pas.

« Ce n'est pas parce qu'on nous hait que nous cessons d'aimer la vie », écrit Emmanuel Levinas. Et si nous sommes une poignée aujourd'hui à refuser l'absurde, à résister à l'inhumanité du mensonge, notre force est incroyable – autant que celle d'Israël, qui porte en lui la capacité de ne compter que sur lui-même, de se relever, de créer encore, de danser malgré tout.

Israël vit avec la mémoire de l'indicible, les cicatrices des guerres, les peurs d'aujourd'hui, mais dans les rues, on chante, on débat, on aime, on manifeste, on espère aussi.

Am Israël Haï. ●

X@GOLDMANNAriel

* Dans « Le 7/10 »
du 26 mai 2025.

